

## RESUME DE LA THESE : « LE MONDE DE LA RUE A BOGOTA : LA DEBROUILLARDISE COMME L'ART DE FAIRE DE LA MULTITUDE »

Cecilia del Pilar MENDOZA

Docteur en sociologie. EHESS. 2008

### *Problématique*

La construction et la formation de la ville de Bogota (Colombie) a eu une conjoncture particulière dans les années 50 au XXème siècle. Dans cette période la ville s'est constitué très rapidement en métropole mais avec des spécificités propres au contexte latino-américain et colombien qui ont fait de la ville un espace hybride. Dans ce sens nous avons choisie d'analyser les rues de Bogotá, comme analogie de l'espace public, où se forme la vie sociale et politique d'un pays qui se modernise à sa manière.

En fait, malgré la violence et la corruption politique qui font parti de l'histoire de la Colombie, particulièrement après l'évènement du *Bogotazo* en 1948 -dont ont tué un important homme politique provoquant une forte révolte populaire et la semi destruction de Bogotá- la capitale colombienne est devenue une ville moderne et démocratique. Ainsi nous avons voulu regarder la construction de la ville à partir des pratiques sociales des acteurs populaires dans un essai de penser la modernisation *par le bas*.

Ainsi, notre travail a été basé sur l'hypothèse de la construction de l'individu moderne en Colombie, qui est arrivé à la démocratie à la suite d'un manque. Le fait de penser à ce que *nous n'étions pas*, c'était ainsi le point de départ pour arriver au terme du *rebusque* (débrouillardise), étant donné l'observation de nos acteurs, toujours en train de *chercher quelque chose*. Les diverses analyses des intellectuels colombiens dits « Violentologues », étant chargés d'idées sur les carences et les manques de la société, nous montraient, en effet, un pays qui se caractérisait par ce *qu'il n'avait pas*. Pas d'État, pas d'identité, pas de vraie modernité, pas de vraie civilité.

Egalement, dans le langage quotidien des gens, nous trouvions toujours un certain pessimisme dont le manque d'argent, la carence d'opportunités, le manque de confiance aux institutions, etc., nous montraient une société qui ne croyait pas en soi-même. Le regret de la perte du leader Jorge Eliécer Gaitán en 1948, confirmait ce pessimisme. Nous voyions ainsi comment après sa mort, la cohésion sociale qu'il avait créée autour de lui, s'éclatait. Au milieu des grandes migrations rurales des années 40-50, la mort du leader populaire a été le seuil d'un sentiment d'appartenance qui s'effondrait. Cette conjoncture a donné lieu à l'entrée définitive de la modernisation en Colombie.

Le problème de la mémoire du pays, lié au phénomène des migrations internes nous a mené à observer les répercussions d'une telle conjoncture dans la structure sociale de l'époque. Lorsque nous analysions le mouvement de Gaitán, nous voyions que la catégorie de « peuple », dans le sens d'unité, a connu sa dernière manifestation à cette époque. L'ensemble de forces à l'œuvre dans le *Bogotazo* (jour du magnicide) a donné lieu à une explosion populaire manquant d'orientation politique. Elle mit aux prises des individus qui avaient pour dénominateur commun le manque d'action collective.

Ainsi, nous avons parti de l'hypothèse selon laquelle l'antagonisme traditionnel entre les classes sociales a connu une rupture avec le processus de modernisation, donnant lieu à l'irruption du monde populaire dans la structure classique de classes. La population rurale qui avait émigré vers les villes principales, a formé avec les classes populaires un nouvel acteur urbain.

La thèse présente se compose ainsi de trois éléments essentiels, l'individu populaire, la rue et l'action de *se débrouiller (rebuscar)*. À travers la pratique du *rebusque* les secteurs populaires ont créé leurs propres formes de socialisation, avec une certaine distance avec le système officiel, mais, en faisant partie en même temps, de la construction sociale de la ville.

L'homme moderne de Bogotá connaît le mythe fondateur de la perte et le déracinement, élément caractéristique de la modernité (dans le sens de rupture avec l'origine et le sens de l'appartenance). La fragmentation sociale, la

mobilité et l'individualisation seraient des caractéristiques de la nouvelle vie urbaine. Désormais, les dynamiques économiques propres de l'époque, aideront dans la construction d'un individu détaché, ayant pour point de départ *le manque* pour faire un chemin autonome. Nous arrivons ainsi à une démocratie *par faute* à laquelle on parvient par un « individualisme négatif » selon le concept de Robert Castel. A faute de régulation institutionnelle et d'une société unifiée, l'individu devient indépendant.

Les secteurs populaires se sont constitués ainsi d'une manière fragmentée à Bogotá, parallèlement aux processus de modernisation et d'urbanisation massive provoquant l'émergence des pratiques sociales individualistes propres aux sociétés modernes. Après, ces secteurs ont composé sa propre structure à partir de systèmes de participation et d'interaction dans la ville, lesquels on peut rassembler dans la pratique du *rebusque*. Le mot *rebusque* fait partie du vocabulaire colombien; il s'agit d'une forme de vie qui implique une lutte pour la survie, à travers différents mécanismes d'action.

Dans la vie quotidienne, la masse dispersée du Bogotazo s'est transformée progressivement en individus qui survivent par eux-mêmes et qui utilisent la rue à cette fin. Il s'agit d'un individualisme anonyme dans la multitude qui incarne l'idée du *vagabond* désaffilié du système. Dans les rues de Bogotá, on peut observer ce type de mobilités individuelles régulées par des normes économiques qui déterminent en grande partie les modes de vie et de travail des habitants.

Cependant, l'individuel se mêle au collectif pour donner naissance à un niveau de solidarité locale et transitoire dans laquelle de petits groupes se trouvent liés entre eux à travers un espace intermédiaire constitué par les inégalités sociales. Ils agissent à partir des référents de loyauté et de cohésion.

Nous avons vu ainsi comment ces pratiques donnent lieu à des modes d'organisation sociaux alternatifs, à travers l'auto-gestion de multiples réseaux formés spontanément autour d'intermédiaires facilitant les transactions. En effet, la majeure partie de ces dynamiques se développent à l'intérieur des

familles ou bien dans des réseaux établis en fonction d'une organisation socio-spatiale nécessaire. Ce phénomène peut être observé dans le centre de Bogotá et dans les quartiers périphériques. Tout au long de la Séptima (axe principale de la ville), les limites entre les vendeurs de fruits ou les vendeurs de cravates; ou entre le secteur des vendeurs d'émeraudes et des cireurs de chaussures sont nettes. Tous ces acteurs font en même temps partie de l'immense réseau des travailleurs informels. C'est ainsi que s'expliqueraient les « manières de faire » que souligne Michel de Certeau.

La logique du *rebusque* rejoint finalement celle du monde moderne dans lequel chaque individu agit à partir de sa représentation spatio-temporelle. Il met ainsi à l'épreuve sa capacité d'adaptation dans un territoire méconnu mais qui d'une certaine manière lui appartient.

Un univers hétéroclite se fait chemin dans les rues et les quartiers populaires, dont la créativité et l'ingéniosité des acteurs se montre dans la façon de construire leurs maisons, négocier toute sorte de produits, échanger et autogestionner des ressources. Sa capacité de « jouer » avec le système et d'inventer des manières d'être et d'utiliser l'espace urbain se traduit par le vaste monde informel qui croit dans la ville. Dans ce contexte, nous avons choisi la Séptima ou « Rue Royale du Commerce », comme axe d'observation pour regarder la ville, son histoire et sa représentation actuelle. Sa symbolique dans les représentations des citoyens nous a semblé appropriée pour le regard kaléidoscopique qu'exigeait l'analyse. Ceci est un endroit de confluence où les secteurs populaires ont une importante participation vis-à-vis la pratique du *rebusque*. Dans la métaphore de l'espace physique, compris dans le sens de l'espace public, nous nous sommes centré sur les pratiques des secteurs populaires. A travers leurs interactions, ils utilisent l'espace comme un lieu d'action, de manifestation et de négociation. C'est, depuis, la scène par excellence de l'appropriation de l'espace public. Il s'agit d'un espace ouvert où peut se mettre en œuvre la reconnaissance sociale.

La multiplicité des personnages qui utilisent l'espace public de la ville pour survivre et travailler, principalement dans le centre historique et dans la

*Séptima*, interagissent selon différents registres, donnant ainsi le sentiment d'une société en construction. Les secteurs populaires manquent d'unité sociale, mais partagent des univers symboliques communs dans lesquels se croisent les sens, les valeurs et les comportements sociaux, exprimés par leurs façons d'habiter la ville.

À partir de ces observations, nos efforts pour comprendre l'histoire récente ont toujours eu pour point de départ le monde populaire constitué de tous ceux qui n'ayant pas d'espace dans la société formelle, cherchent individuellement des façons de survie. Ce monde populaire a constitué l'orientation directrice de notre recherche. Le populaire représente un syncrétisme de valeurs dans lesquelles se voit reflétée la multitude qui habite la ville, car la bourgeoisie et la classe moyenne ne parviennent pas à s'édifier en modèle de société.

Nous pouvons dire en résumé que les secteurs populaires sont omniprésents dans le centre et dans la ville, mais d'une manière fractale. Dans notre optique, ces secteurs représentent la multitude urbaine du monde contemporain, adaptée aux nouvelles technologies et à la mondialisation et résistante à un mode unique de normativité et d'action, ce qui leur permet de la créativité et de l'autonomie. Les masses se montrent sceptiques à l'égard de la politique et conservent un esprit de lutte et de travail indépendant, une morale fondée sur la dignité et le respect. Dans ce contexte, le *rebusque* représente la possibilité commune de vivre dans la ville en partie, sans la régulation des institutions.

Nous pouvons donc déduire que le monde du *rebusque* est celui des inclassables. Et c'est justement ce caractère aléatoire dans sa relation avec les institutions ce qui définit sa fonction et sa participation dans la société. Nous avons montré ainsi de quelle façon, depuis les débuts de la modernisation de la ville, les secteurs populaires ont fait partie de la construction sociale depuis leur position d'altérité.

L'individu dans la ville serait peut-être alors l'expression d'un « post-conflit » (ou d'une faute), qui à travers le *rebusque* y ses différentes dimensions, tente également d'être reconnu en tant que citoyen. Parmi les secteurs populaires et

les nouveaux venus de toutes les régions depuis le conflit armé et le déplacement par la violence, on trouve différentes façons d'agir dans la ville et de se débrouiller, d'une manière autonome. Ils n'étaient pas comptés, mais ils sont devenus des agents de transition dans la société. Les registres ou les sphères dans lesquelles se mobilisent ces acteurs ne sont pas nécessairement des espaces traditionnels ou existants déjà. Un des aspects de ce phénomène est justement l'ouverture ou la création par les débrouillards de nouveaux espaces aux nouvelles limites. Certains montent, certains descendent dans l'ascenseur social. L'éclatement des sphères spatio-temporelles, résultat des déplacements et des mouvements continus à l'intérieur des régions et des identités, permet la fragmentation des imaginaires collectifs, au point de ne pas avoir de référent unitaire, ni de système unique du point de vue normatif, politique ou culturel.

Le hasard et la nécessité deviennent alors les éléments de base du *rebusque*. Les anciennes références d'appartenance au corps social, d'identité culturelle ou de classes sociales définies ne servent plus comme point de repère pour s'intégrer dans la ville. Les systèmes de dépendance classique aux partis politiques et aux classes sociales ont disparu pour laisser place à des appartenances désormais aléatoires et éphémères à des réseaux mobiles. Ces réseaux s'organisent autour de personnages médiateurs, gérants des différents mondes sociaux, généralement charismatiques et localement puissants. La classe politique, légendairement enracinée dans des groupes de pouvoir locaux, comporte des caractéristiques similaires. Les croyances et valeurs traditionnelles empêchent son émancipation des vieilles coutumes. De nouveaux leaders populaires émergent dans ce contexte hybride où se confondent l'ancien et le nouveau. Pour sa part, la construction de la citoyenneté est liée, depuis la disparition du légendaire bipartisme et l'émergence successive de leaders indépendants, aux processus de redéfinition politique.

La population colombienne, porteuse d'un syncrétisme culturel oscillant entre le religieux et le laïque, glorifie de temps à l'autre ces figures ambivalentes qui promeuvent le salut, en limitant leurs actions à des problèmes urgents tels que

l'assurance du pain quotidien ou la réparation de la rue voisine. De cette façon, nous pouvons parler d'un clientélisme politique également modernisé. Il augmente les modes de participation politique de la population, tout en maintenant les anciennes structures, dans lesquelles prédominent les groupes et pouvoirs locaux, face aux stratégies individuelles d'une multitude se méfiant de l'institution. Ainsi, la classe politique est toujours abritée par le système de réseaux, au travers desquels est filtrée la corruption, phénomène pourtant récurrent dans l'histoire de l'État colombien.

Ainsi, le *rebusque* reste la représentation d'un système alternatif à l'ordre officiel, mais totalement toléré et intériorisé dans l'imaginaire collectif comme une forme de vie digne. Il regroupe des valeurs comme le travail, la lutte, la résistance, l'humilité, l'honneur et l'indépendance. Dans différents secteurs de la population, nombreux sont ceux qui pensent que le pays et la ville doivent leur résistance à la crise historique, grâce à la capacité d'adaptation de la population aux circonstances et à la créativité du *rebusque* en matière de forme de survie, de liens collectifs et de structures sociales. Ainsi, les *rebuscadores* sont la fusion de l'individu moderne, capable d'assumer la responsabilité individuelle d'être dans le monde, et de l'être communautaire aux principes et valeurs traditionnels de l'ancienne vie coloniale.

### ***Méthodologie***

Une recherche qui s'alimente de situations et de modes d'interaction face à face dans un espace physique concret, qui part de l'analyse de la rue comme un lieu de rencontre, comme des vases communicants ou comme des réseaux circulants exige une analyse se situant dans le champ de la microsociologie. Des approches de la sociologie interactionniste développées principalement par l'École de Chicago qui tentent de décrire les expériences intersubjectives des citoyens mêlant des épisodes de la vie sociale et privée à partir de l'expérience ordinaire des espaces publics, nous ont aidés à observer le phénomène étudié.

Ce modèle interprétatif nous a permis justement de voir dans l'interaction des acteurs du *rebusque* les logiques de leurs pratiques et de comprendre quels types de rationalité les poussent à l'action. Nous avons tenu compte du fait qu'ils se meuvent entre les mondes du formel et de l'informel, et qu'ainsi ils ne peuvent être analysés uniquement du point de vue des logiques institutionnelles.

La situation de passage exprime de cette manière, cette nouvelle condition spatio-temporelle de la vie moderne dans la ville, qui évoque la notion d'errance. Elle requiert une nouvelle perspective qui obéisse à la déterritorialisation du monde global, monde dans lequel il existe néanmoins un ordre social. Il est donc nécessaire de se placer dans les différentes dimensions « espace-temps » qui peuvent traverser la vie quotidienne des acteurs sociaux.

Quant à la structure de la recherche, nous avons divisé le travail en deux parties à la façon d'une mise en scène, à savoir, une première partie consacrée à la description du centre historique de Bogotá et en particulier à la fameuse *Séptima*, comme un axe d'entrées et de sorties, et à la manière dont les secteurs populaires ont fait irruption dans la ville. L'évènement du Bogotazo est analysé comme un phénomène aux conséquences importantes et comme l'excuse pour reconstruire la ville de manière rapide, selon les préceptes de la modernisation. À la fin de cette partie, nous avons décrit le phénomène d'expansion de la ville vers les périphéries.

La deuxième partie est centrée sur les acteurs de cet espace public, en les observant dans la sphère de l'informel, c'est-à-dire, en décrivant en quoi consiste l'activité informelle, au-delà de l'échange économique. Nous concevons les « *rebuscadores* » comme appartenant à ce monde de travailleurs indépendants qui établissent la connexion entre les polarités du légal et de l'illégal. Cette description illustre nos hypothèses concernant la participation des secteurs populaires à la construction sociale de la ville, étant donné leur impact dans le développement d'accords pour l'interaction et la vie en commun, dans les politiques publiques et la normativité. Ainsi nous avons décrit concrètement les activités informelles, en tenant en compte des produits

de la vente, de la prestation de services et de la distribution spatiale des informels le long de la *Séptima*. Cette partie a ouvert en outre la possibilité de revoir les pratiques associatives qui se sont développées, liées simultanément aux effets des politiques de récupération de l'espace public. Finalement, nous avons fait une analyse du *rebusque* comme pratique sociale urbaine, en mettant l'accent sur la dimension individuelle de l'action, mais en cherchant en même temps les liens avec la structure sociale, à partir des formes locales d'organisation formelles ou informelles des différentes collectivités. Le *rebusque* dans ses différentes dimensions, les relations entre les différents acteurs, les interactions avec les institutions et le commerce formel, à partir de l'action individuelle, nous a aidé à mettre en lumière une dynamique sociale spécifique. Les réseaux constituent les canaux de communication transversale de ce type de citoyenneté fragmentée que nous avons nommé « multitude ». C'est la raison pour laquelle la *Séptima* représente finalement la métaphore de l'espace public.

D'autre part, il convient de préciser qu'il ne s'agit pas d'une recherche quantitative. Le fait de concevoir le Bogotazo comme un élément fondamental pour analyser les secteurs populaires, donne à ce travail une dimension historique. Il s'agit, en réalité, d'un regard rétrospectif sur les secteurs populaires de la ville, dans un contexte d'urbanisation rapide qui a débuté dans les années 1940 et qui permet de comprendre le phénomène du *rebusque* aujourd'hui. Le *rebusque* en lui-même est impossible à quantifier puisque c'est une logique d'action qui échappe aux statistiques. C'est la raison pour laquelle, le travail sera essentiellement qualitatif. La plupart des entretiens ont été réalisés spontanément et sans magnétophone. Le journal de terrain a été ici un élément permanent, tenant compte des techniques d'observation participante appliquées. Nous avons tenté d'associer des histoires de vies et des perceptions individuelles avec des présupposés théoriques déterminés.

Finalement, il faut regarder ce travail d'un point de vue interdisciplinaire. Même s'il est dans un cadre sociologique, il en va de même que la anthropologie urbaine, l'histoire, et même la géographie font partie d'un tel sujet.